

## Interview de Marie MURSKI

### CRIS DANS UN JARDIN / LE BEBE D'ADELE

aux éditions COGITO



**Marie – Ecrire « CRIS DANS UN JARDIN » fut-il un dur moment du fait de revivre tous ces mauvais moments ou au contraire un prolongement d'une thérapie pour mieux se reconstruire ?**

J'ai d'abord écrit "Cris dans un jardin" sur un blog anonyme (durant cinq ans, je n'ai pu mettre mon nom, par honte, et aussi par peur). Cette première écriture fut très libératrice, d'autant que le blog était très lu ; j'ai ainsi pu communiquer avec des femmes qui vivaient ou avaient vécu elles-mêmes des violences. J'écrivais tous les jours, et grâce à la magie d'Internet, on pouvait me lire aussitôt. Des femmes me contactaient de toute la France, mais aussi de Chine, des Etats Unis, de Russie, de partout. J'avais tant besoin de dire, d'expliquer, de comprendre aussi moi-même pourquoi et comment j'avais sombré dans une telle aliénation, allant vers la déchéance et la mort.

j'ai signé mon blog de mon nouveau nom d'auteur, à la parution de mon roman « Le chat silence » en juillet 2013. Le projet du livre "Cris dans un jardin" a pris forme et j'ai réécrit le récit en vue d'une publication. Libérée par cette nouvelle écriture, j'ai pu dire des choses que je n'avais jamais osé dire sur le blog, même anonymement. Le 4 avril 2014, notamment, j'ai pu écrire pour la première fois le mot "viol". J'ai alors ressenti un énorme soulagement, une sorte de réparation.

**C'est un formidable espoir ce livre pour celles qui n'oseraient pas parler de ces violences faites aux femmes – Quel message peut-on leur adresser à celles qui vivent l'enfer chaque jour ?**

Je pense que certaines des femmes qui me liront reconnaîtront, pour le subir ou l'avoir subi, le processus irréversible de violences que j'ai vécu. Pour moi, pour comprendre, mais aussi pour elles, « mes sœurs d'infortune », j'ai voulu écrire comment ce processus se met en

place dès le début de la relation, comment il s'aggrave, comment il aboutit à la violence verbale, puis physique, d'une manière inexorable.

Il faudrait fuir à la première insulte, à la première gifle, et même avant, lorsqu'on perçoit des manœuvres d'isolement, de dévalorisation, sous couvert d'amour. Car ensuite, on ne peut plus partir. Cela est difficilement compris par des personnes extérieures, mais « mes sœurs d'infortune » le savent. Elles connaissent le phénomène d'emprise tel que je le décris.

Je veux leur dire combien je les comprends, mais leur dire aussi de chercher de l'aide, de parler, car à ne pas savoir partir, on finit par mourir, par suicide ou sous les coups.

Il faut parler, « briser le silence », ôter le bâillon qui enserre. Beaucoup se reconnaîtront dans ce récit, elles verront que je n'ai pas su partir, mais que j'ai pu commencer à parler ; c'est à ce moment que l'on m'a aidée.

Si j'étais restée muette, bâillonnée, je serais morte.

Le CIDFF (Centre d'Information des Droits des Femmes et des Familles) m'a aidée, et m'a sauvée. Seule, je n'aurais jamais pu.

**Ton jardin a été source de refuge pendant toutes ces années – Quelle relation as-tu avec cette nature et quelles émotions ressortent quand tu crées, tu plantes, tu vois toutes ces plantes fleurir ?**

J'ai créé ce jardin (le jardin de "Cris dans un jardin") sur trois hectares. J'ai toujours eu besoin de créer ; ne pouvant plus écrire, mon besoin de création s'est ainsi exprimé, le jardin était mon œuvre. Il était comme un être vivant menacé de destruction, menacé de mort, en sursis.

Mon amour pour mon jardin était décuplé par cette menace permanente. Car nous étions menacés ensemble. Je voyais sa mort, et je voyais la mienne aussi.

Par sa beauté, il me sauvait de tout. Je pouvais tout supporter pour lui, pour que nous restions ensemble. Il était le seul endroit possible pour moi sur la terre. Le seul endroit où j'avais l'autorisation d'être. Le jardin était mon œuvre, ma joie et mon cimetière.

J'ai fui pour sauver ma vie. HB (c'est ainsi que je nomme l'homme qui m'a enfermée, décervelée, avant de vouloir me tuer) HB-Le danger a alors commencé à broyer mon jardin. J'allais la nuit sauver des plantes et quand, en 2007, enfin libérée, je suis arrivée dans l'Eure, j'ai déménagé presque 200 "bouts de plantes". Le jardin que j'ai à présent a donc une histoire, il est devenu magnifique avec des survivants. Je pense que cela ajoute à mon bonheur.

La principale émotion que je ressens est celle de la beauté. Avec elle l'apaisement, une infinie patience... Je reconnais les plantes qui ont, comme moi, survécu au prédateur. Je les appelle par leur nom, j'ai pour elles une tendresse particulière. Mon jardin est lié à l'écriture. Je ne peux écrire qu'ici, entourée par lui et ses merveilles de couleurs, de senteurs, de bruissements, beau en toutes saisons.

## **Pourquoi avoir choisi le thriller pour cette nouvelle écriture ?**

En 2015, j'avais repris mon métier de sage-femme. Mon nouveau jardin me comble (il a été plusieurs fois primé). Je milite contre les violences faites aux femmes, donne des conférences sur le sujet, anime un atelier d'expressions qui accueille des femmes victimes. Je parle, je parle, après avoir été si longtemps bâillonnée. Je reconstruis. Et même si j'ai perdu quinze ans d'écriture, je suis toujours vivante.

Je commence un autre roman et réécris de la poésie, ce bien précieux que j'avais cru perdu, perverti par le monstre.

C'est alors que HB revient planer au-dessus de moi. Il se fait passer sur Face Book pour une jeune fille de 18 ans victime de violences conjugales et réussit à dialoguer avec moi durant 6 mois. Il finit par se dévoiler et me demande de revenir vivre avec lui. Voilà, Barbe-Bleue est droit dans ses bottes, le piège est tendu, la porte du cachot est ouverte. Il pense à moi.

En 2006, « il » a été reconnu auteur de violences conjugales, a eu un rappel à la loi et interdiction de m'approcher ; l'aurait-il oublié ? Se considère-t-il à jamais intouchable ? Il est vrai qu'un rappel à la loi ne lui fait pas grand mal. Car « il » n'a jamais rien reconnu, jamais rien avoué, et s'est toujours présenté comme étant la victime d'un complot. Quant à moi, je me suis refait de l'Art, du Jardin et du Caractère ; je suis bonne à reprendre.

Ces hommes-là n'abandonnent jamais leur proie.

Je pense alors : « Je vais le tuer ! C'est la seule façon de m'en débarrasser ! »

Je laisse les ouvrages en cours et commence, le soir-même, à écrire un genre nouveau pour moi, un genre qui s'impose avec un aplomb formidable : un thriller.

Tous les jours, pendant un an, des centaines d'heures, dans une grande fébrilité, de façon impérieuse, Sonia, mon héroïne, prend forme, s'entête, malgré d'improbables moyens et un danger permanent. Comment le piéger ? Le faire avouer ? Et malgré tout survivre ?

## **Le passé a été une source d'inspiration ou l'imaginaire l'a emporté pour écrire « LE BEBE D'ADELE »?**

Bien sûr, le passé de violences que j'ai vécu m'a inspiré l'histoire. J'ai pu aussi, et ce fut très libérateur, dire des choses que je n'ai pas osé écrire dans mon témoignage "Cris dans un jardin". Mais l'imaginaire est aussi venu en force.

Ce n'est pas mon histoire. Elle, mon héroïne, elle n'est pas moi, elle est quelqu'un d'autre ; et lui, le Mal absolu tapi dans les méandres glacés de son cerveau, guettant sa proie, lui aussi est quelqu'un d'autre. Les personnages et les situations se sont créés « presque tout seuls », ils me tombaient du ciel, ou quelque chose comme ça. J'en rêvais beaucoup, j'engrangeais sans doute, et me jetais sur mon cahier dès le réveil. Ce fut parfois terrible. Durant l'écriture de certaines scènes, je m'effrayais moi-même, j'inquiétais mes chats qui m'observaient, dubitatifs et quelque peu sidérés.

J'étais à mille lieues de ma propre histoire. Et pourtant je me libérais, page après page, je m'extirpais des griffes.

**Si tu devais résumer ces quelques 360 pages, sur quoi insisterais-tu pour en faire la promotion auprès de ceux et celles qui ne te connaissent pas ?**

C'est l'histoire d'une jeune femme, Sonia, danseuse de tango, que son mari pervers et violent jette dans l'escalier dans le but de la tuer. Elle en réchappe mais, boiteuse, ne pourra plus jamais danser.

On connaît d'emblée la monstruosité cachée de cet homme, bien sous tous rapports, gynécologue reconnu et adulé, car le prologue, le mettant en scène dans l'histoire du bébé d'Adèle, montre avec quelle froideur implacable il commet un crime parfait.

Sonia l'accuse mais personne ne la croit. Elle va alors tenter de le piéger (au sens propre) pour le faire avouer, ceci avec des moyens inavouables dont elle sait qu'ils peuvent briser sa masse narcissique.

Sonia va tenter, seule, de réparer les blessures subies en obtenant des aveux. Elle se heurte à un monstre pervers et le suspense dure jusqu'au bout de l'histoire. Certaines femmes s'identifieront à Sonia, laquelle, malgré sa faiblesse, veut, non pas tuer le prédateur, ni se venger, mais simplement qu'il reconnaisse ses crimes.

C'est aussi un livre qui interroge sur le bien et le mal.

**Où pourra-t-on te rencontrer pour avoir le plaisir de se faire dédicacer tes livres ou échanger sur le jardinage ?**

Je serai samedi 20 mai au salon d'Eu.

27 mai, dédicaces au Centre Leclerc de Menneval (Bernay)

3 juin, salon de Vimoutiers.

10 juin, dédicaces librairie Gibert-Joseph à Evreux

17 juin, dédicaces galerie marchande, centre commercial Molière, Chemin vert, Caen

23 juin, dédicaces au Bistrot Jem's St Etienne du Rouvray

24 juin, dédicaces librairie "Les grands chemins" à Lisieux

25 juin, Salon de Notre Dame de l'Isle

8 juillet, conférence et dédicaces à La neuve Lyre

11 juillet, Salon de Cabourg

15 et 16 juillet, salon des Arts de Nécy

23 juillet, salon de Veules les Roses

6 août, salon de Camembert

20 août, salon de Villers sur Mer

7 octobre, salon d'Aumale

8 octobre, salon d'Andé

14 et 15 octobre, salon de Livarot

5 novembre, salon du Neubourg

19 novembre, salon de Cheux

26 novembre, salon de Grainville

**Merci de m'avoir accordé de ton temps pour répondre à mes questions.**